

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 1er octobre 1887

PAULINE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS

I

DENDANT la soirée du 29 au 30 mai 1770, entre onze heures et minuit, un foule compacte encombrait les abords de la place Louis XV, menaçant à chaque minute de déborder sur cette place et de la couvrir tout entière, comme une marée humaine, malgré les efforts combinés de nombreux piquets, des gardes-suisse et des gardes-françaises qu'on voyait mettre en œuvre tous les moyens, depuis les supplications jusqu'aux coups de crosse de fusil, pour contenir et faire reculer le flot toujours montant des envahisseurs.

L'affluence et l'obstination de ces curieux étaient justifiées d'ailleurs par l'étrangeté des apprêts auxquels d'innombrables travailleurs se livraient dans le large espace, déblayé tout nouvellement, que la force armée, fidèle à sa consigne, maintenait libre avec énergie.

Le spectacle nocturne, entrevu par les Parisiens entassés sur tous les points, offrait aux regards quelque chose de quasi fantastique, dont il était difficile de se rendre compte tout d'abord.

Les clartés des torches, tantôt vives, tantôt tremblantes, selon que la brise de la Seine soufflait avec plus ou moins de vivacité, éclairaient

d'immenses échafaudages, affectant des formes bizarres.

Les feux des torches se croisaient et décrivaient des zigzags imprévus, pareils à ces étincelles qui courent sur la cendre noircie d'un papier mal éteint. Parfois leurs flammes disparaissaient tout à coup pour reparaître une minute après, au sommet des échafaudages, au faite des pyramides ou sur le couronnement des temples.

Les voix aigres de la scie, le bruit strident et cadencé des marteaux, se faisaient entendre sans relâche et formaient un ensemble tapageur que l'oreille la plus paresseuse aurait saisi facilement depuis les collines de Chaillot ou depuis ces hauteurs que couronne aujourd'hui l'Arc de triomphe de l'Étoile.

Nous devons à nos lecteurs une explication, et pour la donner, nous allons pénétrer en leur compagnie dans l'espace interdit au public.

Toutes ces escouades d'ouvriers et de porteurs de torches se hâtaient, avec une agitation fiévreuse, de mettre la dernière main aux énormes préparatifs du feu d'artifice promis par la ville

de Paris, à l'occasion du mariage de monsieur le Dauphin (depuis Louis XVI) avec Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche, feu d'artifice qui devait être tiré le lendemain, 30 mai 1770.

Des fêtes magnifiques venaient d'avoir lieu à Versailles pendant toute la seconde quinzaine d'avril; ces fêtes, disent les chroniques du temps, avaient offert une magie continuelle, un spectacle sans précédents, où les parures somptueuses et changeantes, l'éclat des diamants et des pierres précieuses, la richesse des équipages, les illuminations aux mille couleurs, les feux d'artifices renouvelés chaque soir, s'étaient disputé l'admiration d'une foule immense, accourue de toutes les provinces pour jouir de ces solennités royales.

Quatre millions de lampions semés dans les jardins et dans le parc, comme les étoiles sur le ciel d'une belle nuit, avaient ébloui le public; trente mille fusées, à un écu la pièce, réunies en un seul bouquet dont la durée n'excéda pas deux minutes, avaient achevé son enivrement.

La ville de Paris n'avait pas voulu se montrer moins magnifique que sa rivale, et elle prétendait, par son feu d'artifice du lendemain, atteindre et dépasser le niveau de toutes ces somptuosités.

Jamais, en effet, depuis l'invention de la poudre, les merveilles de la pyrotechnie n'avaient

avec rapidité. Arrivé presque en face de l'endroit où se trouve aujourd'hui l'hôtel du ministre des affaires étrangères, ce bateau quitta le milieu de la Seine et prit la direction de la rive gauche où il aborda au bout d'une ou deux minutes.

On entendit un bruit de chaînes; un homme s'élança sur la berge et amarra solidement l'esquif à un pieu destiné à cet usage, puis, cette besogne faite, il dit d'une voix étouffée à dessein :

—Maintenant, monsieur, vous pouvez descendre...

Un personnage assis à l'arrière de l'embarcation, et que les ténèbres rendaient invisible, se leva aussitôt et mit pied à terre.

—Tu es sûr que c'est bien ici qu'il faut descendre? demanda ce personnage.

—Oui, monsieur, parfaitement sûr, répondit le premier interlocuteur, et la preuve, c'est que voilà le poteau où Sauvageon attache son bachot, il n'y a pas à se tromper à ça, voyez-vous...

—Où se trouve le cabaret de Sauvageon?

—Oh! pas loin d'ici... à cinquante pas de nous, tout au plus. En regardant bien, là, à main droite vous pouvez voir un peu de lumière qui filtre à travers les fentes de la porte et des volets.

—Oui... oui... je vois...



Huber reprit l'interrogatoire, se contentant de prononcer un nom pour obtenir un chiffre.—(Page 2, col. 3).

offert des proportions si grandioses. Des chefs-d'œuvre de décor et d'architecture, dignes de faire l'admiration des siècles à venir, venaient d'improviser pour briller une heure, disparaître et s'anéantir à jamais.

Les bons bourgeois de Paris ne se dissimulaient pas que tout cela leur coûterait très cher, et, sans doute en raison de cette certitude, ils venaient assister dès la veille aux préparatifs, et prendre du plaisir pour leur argent.

La nuit était singulièrement sombre. De grands nuages, courant sur la surface du ciel, ne permettaient point aux clartés de la lune d'arriver jusqu'à la terre.

La Seine, dont les eaux calmes devaient refléter de si ardentes lueurs le lendemain, coulait, noire comme un fleuve d'encre, entre ses rives presque partout gazonnées, et que des quais de pierre de taille n'enfermaient pas encore.

Un observateur, penché vers la rivière, aurait pu voir cependant une petite lueur courir sur les eaux.

Cette lueur était celle d'une lanterne, attachée à la pointe d'un bateau plat, pareil à ceux dont se servent les pêcheurs et descendant le courant

berge dangereuse, sillonné de crevasses et d'exca-

vations. Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta et prêta l'oreille. Le bruit d'une marche lourde attira son attention. A coup sûr quelqu'un se dirigeait de son côté.

Il resta immobile et il attendit. Le bruit des souliers pesants se faisait entendre de plus en plus distinctement.

L'homme du bateau prit le parti d'avertir de sa présence le nouveau venu qui déjà le touchait presque.

—Qui êtes-vous et que cherchez-vous? demanda-t-il tout à coup.

—Qui êtes-vous vous-même, et que venez-vous faire ici?... répondit une voix enrouée, une de ces voix rauques et traînantes, particulières aux gosiers ravagés par l'usage ou plutôt par l'abus des alcools.

Un court silence suivit le choc de la double interrogation que nous venons de reproduire, puis l'homme du bateau murmura cette phrase, ou plutôt ce membre de phrase, qui sans doute constituait la première partie d'un mot de passe compliqué :

—Si, toutefois et quantes, monsieur, vous allez jusque-là, repartit le conducteur du bateau, m'effiez-vous... il y a, tout le long de la berge, des trous dans le gazon qui ne sont pas commodes du tout. On met le pied dedans, on tombe, on roule à la Seine, et, comme il fait nuit noire, on se noie...

—Je n'irai probablement pas jusqu'au cabaret, répondit à ces recommandations prudentes le personnage invisible.

Et il s'engagea, sans hésiter, sur la